

La réapparition

Laurent Maindon

La réapparition

Il n'est pas de secret que le temps ne révèle, nous l'allons vérifier tout à l'heure. Mais à cet instant la cuillère tintait dans le bol. Le café ainsi remué formait un mini maelström, se creusant en son centre. Il touillait machinalement, bercé par la voix qui sortait du vieux poste de radio, se sentant encore en transit entre le réveil embrumé que l'on ne quitte qu'à grands regrets et la fraîcheur du petit matin qu'il ressentait particulièrement sous la plante des pieds puisqu'il marchait pieds nus sur le carrelage. Il savait que le jour n'était toujours pas levé bien que les volets soient encore fermés. On annonçait une journée péniblement ensoleillée, typique en cette saison. Le thermomètre franchirait à grand peine les moins dix degrés. Pour l'heure le café était encore brûlant, et s'il était une chose qu'il ne supportait pas c'était bien cela. Il scruta l'horloge murale. Encore cinq heures avant que son avion décolle. Il

se leva soudain, comme si sa vie en dépendait, enfila des chaussons bien épais et descendit les quelques escaliers qui le séparait de sa boîte aux lettres afin de récupérer le journal du jour. Sans s'en rendre compte son visage changea en un clin d'œil. Il aimait ce rituel. Et bien qu'il s'agît d'une habitude, chaque jour c'était comme la première fois qu'il portait la cuillère brûlante à ses lèvres, grognait intérieurement, laissait s'écouler quelques secondes indécises, scrutait l'horloge murale, puis se levait, enfilait les chaussons, descendait les escaliers, s'emparait du journal et remontait chez lui avec sur les lèvres le même sourire qui précède l'ouverture de l'emballage de la pâtisserie qu'on attend de dévorer.

Descendre chercher le journal l'avait frigorifié, si bien qu'il ne rechigna pas à avaler quelques gorgées de son café, désormais à bonne température. Il étala devant lui le quotidien et comme à l'accoutumée commença une première inspection des informations, en commençant à le feuilleter par la fin. Au bout de quelques minutes, après un survol méticuleux, il savait quels plaisirs allaient suivre l'examen plus approfondi des articles. Tout à sa lecture, sa main tâtonnait cherchant tantôt les biscuits, tantôt le bol. Cela aurait pu continuer encore un bon moment, si au détour d'un article, il n'avait prêté attention à un entrefilet, totalement anodin pour le reste du monde entier. Mais pour lui, c'est comme si tout à coup la terre menaçait de s'arrêter ou de changer d'orbite. Il lut le titre, le relut puis le relut encore. Pas de doute, c'était le même nom, la même personne. « Pour son départ en retraite, Peter Lucas donnera une réception à la Faculté des lettres de l'Université de l'Estuaire, vendredi 5 mai, à 19 heures ». S'ensuivait une petite notice

biographique et d'une photo de Peter Lucas prise l'an dernier lors d'une brillante allocution qui lui avait valu l'admiration d'une bonne partie de ses confrères. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Certes, « Peter Lucas » était un nom somme toute assez courant, mais associé à « l'Université de l'Estuaire » et au départ en retraite donc à son âge potentiel, cela réduisait a priori de manière considérable les hypothèses d'erreur sur la personne supposée. Comment cette annonce pouvait-elle se retrouver maintenant dans la presse, et surtout dans *son* journal ? Cet homme disparu mystérieusement il y a six mois ressuscitait soudain pour tirer sa révérence. Il eut envie d'appeler le journal pour s'enquérir de l'annonce, mais il se ravisa rapidement. Il avait peur de sa propre émotivité à cet instant. Il ne pouvait tout de même pas s'indigner d'une annonce mensongère et se mettre à hurler dans le combiné que cet homme était mort, et comment, six mois auparavant, qu'un fantôme réapparaissait sorti de nulle part. Lui qui faisait confiance à *son* journal, qui n'aurait mis en doute aucune des allégations imprimées dans le quotidien. S'il s'agissait d'un canular, c'était morbide. Il se leva et se précipita sous la douche, il devait s'activer pour rejoindre l'aéroport. Il était censé donner une conférence le jour de ses quarante ans à l'autre bout du pays.

Il était encore tôt lorsqu'il descendit du taxi devant le hall des départs. Il paya le chauffeur, après que celui-ci lui sortit les bagages du coffre, puis se dirigea lentement vers l'intérieur du bâtiment. Il y avait beaucoup de monde, on s'agitait dans tous les sens mais chacun semblait familier des lieux et paraissait connaître

chaque détail du rituel d'enregistrement. Des habitués pour la plupart, visiblement. Quelques uns se saluaient, d'autres se muiaient dans cet espace comme dans leur appartement, avec des déplacements sûrs, aucune place à l'hésitation. Il en était de même pour lui, il savait qu'après avoir déposé sa valise, récupéré son billet, il achèterait trois journaux au moins pour occuper le temps d'attente avant le décollage puis celui du trajet jusqu'à sa destination finale. C'est en entrant chez le buraliste qu'à la vue des quotidiens une image désagréable lui revint subitement à l'esprit : les yeux de Peter Lucas le regardant comme s'ils cherchaient à s'ancrer définitivement dans son cerveau. L'entrefilet de ce matin lui revenait comme un boomerang à la simple vue de ces pages imprimées. Il s'arrêta net et scruta autour de lui si quelqu'un l'observait. Il renonça à l'achat de journaux, ce qui constituait pour le moins un précédent et n'allait pas contribuer à le calmer. Il changea de direction et sans se rendre compte commença à arpenter la zone des magasins duty free d'un pas anormalement rapide, ne jetant aucun coup d'œil autour de lui de peur d'avoir à affronter le sourire cynique de tous ces hommes d'affaire. Car sa paranoïa soudaine mais justifiée lui indiquait l'adversité en toute forme humaine se mouvant à ses côtés. Cette marche obsessionnelle dura bien une vingtaine de minutes, consommant l'essentiel de l'énergie nécessaire pour deux jours pleins. Ce qui eut pour effet immédiat, de lui couper les jambes et le souffle si bien qu'il finit par s'asseoir sur un fauteuil inconfortable d'où il pouvait voir venir n'importe qui venant à son improbable rencontre. Quiconque le connaissant l'aurait aperçu à cet instant ne l'aurait de toute façon pas identifié. Il était méconnaissable, les traits tirés

comme luttant depuis des mois contre une maladie incurable, les yeux trahissant une gangrène mentale active, les épaules cherchant à se rétracter le plus possible. Cette peur soudaine, aussi incontrôlable qu'inéluctable, semblait s'inviter définitivement en son for intérieur et commençait enfin un travail de sape qu'aucune culpabilité précédente n'avait réussi. Encore heureux qu'à cet instant il ne lui vint pas à l'idée de relever la tête car il aurait à coup sûr remarqué quelques paires d'yeux inquiètes se poser sur lui, pourtant bienveillantes a priori.

Il finit par prendre sur lui après quelques minutes de paroxysme. La fatigue subite ne s'était pas effacée pour autant mais sa respiration semblait décroître. Il se sentait épuisé mais ignorait que ce répit allait être de courte durée. Une hôtesse s'empara du micro pour annoncer l'embarquement pour le vol de sa destination. Comme à l'accoutumée, les gens se hâtèrent vers le comptoir et il eut peine à se relever de son siège et de se joindre à la foule. Il se tenait en queue de file, les épaules tombantes et la tête baissée comme pour se dissimuler le plus possible. A ce moment, il n'était pas question pour lui de se rendre à cette conférence où il devait intervenir sur ses derniers travaux mais de quitter cette ville où semble-t-il on cherchait à le persécuter. C'est alors qu'un deuxième événement lui fit l'effet d'une meute lâchée à sa poursuite. La même hôtesse refit une annonce au micro. Elle lisait un papier transmis par sa collègue, celle-là même qui lui restituait son passeport et sa carte d'embarquement avec un sourire, qu'il jugea narquois : « Pour le vol AC 607, embarquement immédiat, dernier appel. Nous demandons à Peter Lucas de bien vouloir se présenter à la porte 24. Je répète.... ».

Etant le dernier de la file, il eut le réflexe immédiat de se retourner, ses yeux balayaient le hall, examinant à la vitesse de l'éclair les visages qu'il pouvait discerner bien que son regard semblait vide. L'hôtesse avait cessé de recompter ses talons de cartes d'embarquement, comme stoppée net par le comportement étrange du passager, cherchant elle aussi une réponse en se tournant vers sa collègue. Mais celle-ci refaisait une dernière annonce au micro. « Peter Lucas, immédiat, Peter Lucas, embarquement, Peter Lucas, vol immédiat, Peter Lucas appel immédiat... » Il avait l'impression que tous les hauts parleurs de l'aéroport lui vrillaient les oreilles, ils voyaient tous les gens le fixer, se lever soudain de leur siège et pointer des doigts accusateurs. « Vous ne vous sentez pas bien ? » perçut-il vaguement à ses côtés. « Un fantôme là, je le sens près de moi » balbutia-t-il dans une élocution bien approximative. Il vit alors comme une terreur dans les yeux de l'hôtesse qui le dévisageait. Au lieu de descendre le couloir qui menait à l'avion où il risquait bien sûr d'avoir à affronter d'autres regards et de s'enfermer définitivement au fond de la nasse, il fit demi-tour cherchant à se réfugier dans les toilettes les plus proches. « Monsieur, l'avion va décoller dans dix minutes, nous ne pouvons plus attendre, Monsieur, revenez immédiatement... » Il n'entendit pas la fin de la phrase. Il traversa le hall, bouscula les files d'attente, se fraya un chemin dans la foule hostile qui l'invectivait à son passage. Bien sûr dans son agitation, il ne pouvait apercevoir cette longue silhouette qui souriait à le voir paniquer de la sorte.

Parvenu aux toilettes, en sueur, tremblant de tout son corps, il referma la porte, se barricada en quelque sorte, s'assit sur la cuvette, puis tenta de reprendre son

souffle. Il tentait à cet instant de retrouver une respiration normale, facile à dire avec un cœur qui ne voulait pas s'arrêter de galoper. Il gardait les yeux fermés, envahi peu à peu par les bruits alentour, les portes qui claquent, les robinets qui se mettent en marche, les chasses d'eau, les éternuements, les conversations entre les portes, les mains qui serrent le cou, les yeux accusateurs, les cris de détresse, son cœur qui tente de sortir de sa cache diabolique....

Il fallut un temps assez long, très long même avant qu'il revienne à lui. C'est alors qu'il ouvrit les yeux à nouveau, une porte blanche face à lui, verrouillée du dedans. Il était effectivement assis sur une cuvette de wc, tout habillé. Pas un bruit autour de lui. Mais où pouvait-il bien se trouver ? Son premier réflexe fut de chercher l'heure sur sa montre qui indiquait trois heures et demie. Que faisait-il à cette heure dans cet endroit inconnu ? Il déverrouilla le loquet, sortit dans ce qu'il fallait bien reconnaître comme étant des toilettes publiques. Il avançait péniblement, le dos un peu courbé comme perclus de douleurs. Sa main droite passa machinalement sur ses lombaires pour soulager de vieilles courbatures. Il alla vers les lavabos, tourna un des robinets pour se passer de l'eau sur le visage car il faisait très chaud ici, à croire que les mises en garde sur les économies d'énergie ne concernaient pas cet établissement. Il devait se trouver dans les toilettes d'une banque, pensa-t-il de manière fugace. L'eau fraîche sur le visage apaisait cette sensation d'étouffement. Il releva la tête et se regarda dans le miroir. Il sourit de toute évidence à un inconnu, identifiant à grand peine un visage qui lui rappelait quelqu'un, mais qui donc ?, les cheveux gris, la peau fripée et marquée de taches brunâtres, l'iris des yeux

décolorés, les paupières tombantes, la barbe blanche. Il n'aurait su dire mais il avait un vague souvenir. Quelqu'un de familier mais sa mémoire était totalement vacante.

Il poussa la porte des toilettes et se retrouva dans un immense hall sans vie, les lumières néons allumées au plafond renvoyant un éclairage blafard, des magasins de luxe fermés et des dizaines de sièges vides. Il avançait lentement, s'arrêtant régulièrement, levant la tête, contemplant ahuri ce drôle de décor autour de lui. Il s'éloignait progressivement dans une nuit de l'oubli, plus rien de sa vie passée n'oblitérait son présent. Trente années virtuelles venaient soudain écraser les quarante vécues et anéantissaient à jamais l'existence de cet homme perdu. C'était curieux de voir disparaître dans l'aéroport déserté cette silhouette voûtée, qui déambulait désorientée mais presque sereine à présent, tandis que l'homme au sourire satisfait avait disparu depuis longtemps.